

Toutes les vies nous sont volées, c'est au dernier moment que l'on s'en aperçoit, lorsque trop tard les gravillons roulent à nos pieds ; et c'est sans filet, c'est toujours sans filet la vie.

Toutes les vies nous sont volées, le voleur ne dit rien, le voleur ne sait pas, on ne sait jamais finalement tout ce que l'on arrache, ce qu'on vole la vie.

Toutes les vies, une à une, on se les vole les uns les autres pour essayer de vivre mieux quelque chose qu'un autre porte ou dont peut-être il manque aussi... Nous envolons toutes les vies, les unes après les autres, et désirons aussi : être volés, être arrachés. Nous désirons nous dépouiller.

Toutes les vies nous sont volées, c'est un malentendu. Il y a malentendu sur tous les paysages, il y a malentendu de principe. Un principe de base, un aveuglement nécessaire, une politesse dira-t-on, pour ne pas avouer le drame. On ne dit rien jamais du désastre, on ne dit rien de tout cela. On parle rarement de la chose.

Toutes les vies nous sont volées, il n'y a aucune discussion, et les violences sont permises, toutes les formes de la violence, pour s'arracher à son visage, et sans négociation, afin de sortir de l'impasse : le sens unique dans l'image qui vient nous crever le regard.

Les vies, nous les volons toutes nos vies, pour qu'elles défilent derrière nos yeux. Nous mettons nos vies dans l'envol, nous vivons notre dérobade.

Toutes les vies nous ont volées, on ne fait pas si vite face : à son absence... d'identité.

Toutes les vies nous sont volées, on ne sait faire que cela pour fuir le plus longtemps possible, pour s'accorder du mieux qu'on peut à cet autre que l'on veut être dont on désire les premiers mots tout comme le : dernier baiser. Nous nous volons nos vies par la bouche.

On se vole tous les uns les autres, on se vole de nos vies pour la bouche, pour être simplement nommé et que naisse alors le désir. On se vole de toutes nos vies, à cause des brisants, à cause des attaches que l'on ne comprend pas.

Toutes les vies nous sont volées, on se raconte des histoires, on se raconte n'importe quoi, pour tenir un peu mieux la route, pour s'inventer d'autres visages, devenir des meneurs de loups.

On se vole, on s'arrache de nous pour être un peu moins mal ensemble. On se met des mots sur le dos, on s'enlève une à une les cocardes, on se vole, on se vole nos vies. Ça passe par les mots les vies, et c'est par là : qu'il faut voler. Il faut voler par le langage, toujours s'enlever par les mots.

Toutes les vies nous sont volées, nous sont volées par le langage, le langage nous rend à la vie, nos vies s'ouvrent dans le langage et : nous vivons mieux ce qu'on dérobe.

Toutes nos vies nous sont volées, toutes nos vies sont inventées, tendues vers

l'invention pour vivre.

Édith Azam